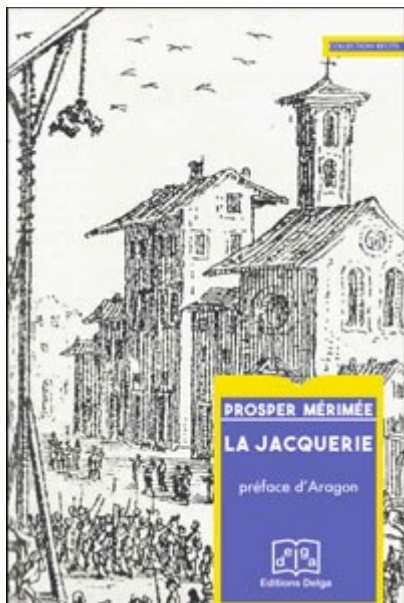


Le combat des paysans

par Arnaud de Montjoye juin 2020



Lorsque, en 1828, le jeune Prosper Mérimée, futur auteur de la nouvelle *Carmen*, écrit *La Jacquerie* (1), il ne prétend pas faire œuvre d'historien, mais dresser un tableau de la révolte paysanne de 1358, durant la guerre de Cent Ans. Ce sera donc un récit dialogué, quasiment une pièce, aux nombreux personnages, brigands, paysans, mercenaires, moines, chevaliers, seigneurs, qui sont, chacun à sa façon, des archétypes transmis par la mémoire populaire. Quand Mérimée écrit, le temps a passé bien sûr : il y a eu la Révolution puis l'Empire. Mais lui, c'est sous la Restauration qu'il choisit ce thème, sous le règne de Charles X, qui signe un retour de plus en plus marqué à l'Ancien Régime, et son entreprise n'est certainement pas neutre. Louis Aragon, dans sa préface de 1947, qualifie le livre de « première œuvre de l'art qui parle de la Jacquerie ». Et qui en restitue l'esprit, cet impérieux désir d'émancipation et de justice qui s'empare des serfs, et les enjeux sociaux, la façon dont les diverses classes et castes de la société féodale s'affrontent, nouent d'improbables alliances qu'elles trahissent à peine signées, pour finalement parvenir au résultat voulu : la remise au pas des révoltés et le retour à l'ordre. La Jacquerie, fomentée dans une forêt du pays de Meaux, se termine dans cette même forêt sur ce mot terrible : « *Sauve qui peut !* » Oublié dans les éditions des œuvres complètes de Mérimée, ce texte pessimiste reste d'une étonnante modernité : sur le fond, une analyse de l'incapacité des révoltés à imaginer la puissance des féodaux (méconnaissance des mécanismes du pouvoir, absence d'une stratégie à long terme) ; et, sur la forme, des dialogues renforçant les particularités individuelles, indiquant les enjeux collectifs, annonçant l'inéluctable fin.

Il faudra attendre plusieurs décennies avant qu'un autre auteur, fils de domestiques, républicain ardent, Eugène Le Roy, s'empare du sujet en y adjoignant les procédés du roman-feuilleton : en 1899, *Jacquou le Croquant* est publié dans la *Revue de Paris*, puis édité par Calmann-Lévy (2). Immense succès... Dès lors Jacquou, pauvre métayer du Périgord en butte aux persécutions d'un aristocrate dévoyé, va incarner « *le combat de tous, un combat universel* », pour citer la préface de Gérard Mordillat. Les temps ont changé : à la Restauration et au Second Empire a succédé une République fragile en proie à d'incessantes agressions des thuriféraires de l'Ancien Régime. En situant son roman entre 1815 et 1830, l'auteur rappelle utilement qu'en dépit de 1789 les inégalités demeurent. Mais, et c'est là une différence notable avec Mérimée, c'est l'individu frappé d'injustice, en l'occurrence Jacquou, qui prend là l'initiative de « *se faire justice lui-même* », faute d'être entendu, et impulse une dynamique collective menant à une fin somme toute « raisonnable » : le comte sera chassé de la région, Jacquou deviendra l'artisan d'une émancipation populaire victorieuse, symbole d'un avertissement à tous les oppresseurs passés et à venir. Réalisée en 1969 par Stelio Lorenzi, la série télévisée renforcera dans la conscience collective cette évidence : luttes et justice sociale sont inséparables.

Arnaud de Montjoye

(1) Prosper Mérimée, *La Jacquerie*, préface de Louis Aragon, Delga, Paris, 2019, 232 pages, 18 euros.

(2) Eugène Le Roy, *Jacquou le Croquant*, préface de Gérard Mordillat, Le Temps des cerises, Montreuil, 2019, 328 pages, 20 euros.